

# **LE REGARD**

**Christine CANALS-FRAU**

D'un homme inconnu le regard.

Dans le murmure étouffé des lumières et des voix elle s'est assise à la table où il l'a portée ; et elle attend, inquiète, sous le voile dont ce regard l'habille. Autour d'elle les aiguilles indifférentes courent sur les cadrans. Dans la salle à demi-pleine elle est prise par le regard qui la suit et l'enveloppe comme des bras amoureux : gracieuse, elle a cessé d'être opaque pour devenir cristal. Elle ne peut le voir sans tourner la tête à demi mais elle le devine, assis non loin d'elle, à la torsion des mains qui s'offrent de chaque côté de la tasse cependant que la nuque résiste encore, elle reconnaît le don entaché d'exigence qui la tient si fermement qu'il en devient raison, le don exclut la prière et vient de la tendresse et c'est comme s'il lui pardonnait déjà. Elle attend, embellie, perdue dans ce regard avec toute l'obstination de ses paupières baissées. Au loin, là où les trains arrivent, le temps s'écoule, mais elle attend, elle, dans l'espace clos par le regard. Jamais elle n'a été si précieuse ; jamais elle n'a existé si longtemps, comme une éternité fragile dont il faut s'armer contre l'usure du désir sans beauté, contre l'étonnement douloureux et le dénuement qui l'accompagnent.

Lentement, elle a levé les yeux : elle a vu tout autour d'elle, les néons éclairant le bruit, les formes agitées et celles qui, comme elle, restent silencieuses. Elle a vu courir le temps. La vie produisait un bruit

morne, la laissant désemparée, vaguement exclue d'une activité sans pensée ni bonheur, vide du désir essentiel.

Alors, dans un long rêve vagabond, attendre un homme.

D'un homme inconnu le regard. Pris par celle qui est entrée hésitante et gracieuse s'asseoir à la table si proche. Elle a quelque chose de fort qui dément la grâce, une chose ignorée sauf de lui. Elle est unique ; et déjà nécessaire. Tout entier réuni dans son regard, il l'y tient, l'en éclaire, le lui tend. Même quand elle s'échappe, il sait que c'est de lui, et il l'appelle, exigeant, durci et si tendre en même temps. Il n'a pas peur, comme de l'inéluctable. Souvent il a craint d'être déçu, de décevoir aussi ; mais ici point de jeu, qu'évidence éblouissante et l'acceptation qui en découle. Les paupières baissées autorisent tous les rêves. Attaché aux beautés du visage qui se prête, le regard en ignore le détail : il roule, enveloppe et tente doucement d'arracher ce qui se refuse encore. En un instant le monde antérieur s'est évanoui avec ses hésitations et ses failles, le laissant heureux, libre et vrai, impérieux du fond de ses yeux d'eau pâle, et si joyeusement désirant. Car ses yeux sont d'océan, son front le soleil qui s'y pose : elle le sait, du plus profond de cette intuition qui lui fait obéir. Il est grand, vêtu de noir, visage aigu ; mains longues et fortes étreignant jusqu'à rompre. Elle est belle pour lui, légère comme un rêve, enfin défaite du poids qui la tire, ce trop-plein de conscience affolée dont la blessure guette à chaque coin de miroir, de l'amertume secrètement engendrée par le combat des images fictives.

Elle se lève alors, le regarde, marche vers lui et lui tend les mains. Il se lève, la regarde toujours, vient vers elle et s'assied. Ils se parlent, leurs yeux d'abord, puis les mots se bousculent et défont, éclatent timidement en choses insensées et l'amour cri chuchoté découvert en eux-mêmes chante l'étrange musique qui les rend illimités, si

concentrés que leurs vies entières passent dans ce balbutiement et le contact de leurs mains préfigurant la réunion, ultime, de leurs corps.

Ils se parlent sans bruit avec des mots d'été ; au délire sans frayeur, elle oublie celui qui attend à la table proche. Car il attend solitaire, l'homme dont le regard l'a enveloppée ; attend l'instant dicté par le flair du chasseur. Alors seulement il marche vers son but. Au café de la gare, vers la rêveuse qu'il ignore comblée.

Egarée si loin que l'approche la surprend ; il est là soudain devant elle, noir soleil illuminant les lacs d'eau pâle qui la fixent. Il est là tout entier dans son regard qui palpe, dans ses mains qui s'emparent, dans son long corps trop proche. Pour la première fois il est là de toute sa sensualité, de ses aspérités, des ombres et des odeurs — tabac et sueur mêlés —, de sa voix tranchante, du geste qui l'incruste à sa table, de toute cette virilité brusque, insensible, dont elle ne sait que faire et elle regarde cet or qui ne la brûle plus et le vert océan, elle le regarde sans reconnaître ce qu'elle a rêvé. Des secondes d'éternité passent dans ce regard d'inventaire, sur ces lèvres muettes. Enfin les mots s'arrachent au silence et noient le dernier remous d'une vérité naissante.

— Faites, dit-elle d'une voix fausse.